

Jacques Fontaine

Les 9 Poisons de la pensée maçonnique

Dessins de SaT



Éditions de La Hutte

BP 8 - 81340 Valence d'Albigeois

Site Web : www.editionsdelahutte.com

Adresse e-mail : contact@editionsdelahutte.com

Introduction

La franc-maçonnerie est une jeune personne, de tournure bien faite certes, mais elle a les traits fatigués. Elle paraît plus âgée qu'elle n'est. Comment est-ce possible ? Voilà bien un oxymoron à résoudre. L'allant et la lassitude. Pourtant, c'est bien, me semble-t-il, le cas. Explications...

L'Ordre compte, à peu près, trois cents ans d'existence, sous sa forme spéculative. En première lecture, ces années impriment le sceau du respect dû à l'âge. En seconde lecture, on en revient ; un mouvement social ou/et spirituel est bien jeune encore, tant qu'il n'a pas atteint le millénaire comme les mystères d'Eleusis ou la religion chrétienne, beaucoup plus vénérables. Il faut bien des siècles, en effet, pour équarrir la pierre, la polir et élever l'édifice. Voici la raison pour laquelle les initiés(es) sont des jeunes maillons, même si les chaînes d'union ne manquent pas d'évoquer les Anciens et, par là même, de légitimer, dans le passé, notre filiation.

Toute organisation porte les caractéristiques politiques, sociales et économiques de son époque. Le fait est bien connu. Encore faut-il être prudent avec cette assertion pour

ce qui touche le domaine spirituel, religieux, agnostique ou athée. Il y a lieu, me semble-t-il, de distinguer soigneusement, en la matière, ce qui ressort de la culture de ce qui tient à la structure. La culture, voici ce que l'on voit, l'on dit, l'on peut décrire. Ainsi, pour la chrétienté, le célibat des prêtres, inconnu à l'origine, est un trait culturel. La construction de l'Ordre en obédiences et, sous l'influence du XIX^e siècle, les cartouches du passage au degré de Compagnon, plaqués en 1884, ressortissent à la culture. Celle-ci peut avoir marqué de ses empreintes l'organisation. Au risque de choquer, l'allégorie du Temple de Salomon n'a qu'un caractère transitoire. C'eût pu être la chambre secrète des pyramides ou la clairière des druides. Or, on sent bien, en l'occurrence, sur ce dernier paragraphe, une ressemblance entre ces trois endroits où le culte est célébré. Ne serait-ce pas l'idée d'un lieu consacré ; c'est-à-dire hors des regards profanes et, plus profondément, des blessures du temps et de l'espace ? Oui ? Alors, nous sommes parvenus, sous les effets culturels, à la structure immanente. Car la structure est stable dans le temps et pérenne. L'eucharistie dans son sens profond, l'ingestion du sang et du corps d'une divinité, est structurel. De même les voyages dans l'initiation maçonnique.

En bref, la culture est la part la plus consciente qu'une population se donne pour exister et se survivre. Le servage est d'abord lié aux conditions historiques, aux rapports sociaux et à une économie autarcique. Il pouvait disparaître et, de fait, a disparu. Les valeurs de l'honnête homme du siècle de Louis XIV ne sont plus de mises aujourd'hui. Quant aux régimes politiques... Mais ces caractères culturels s'appuient

sur des socles structurels, eux, jaillis souvent de l'inconscient collectif, qui secrète en permanence, par sa nature même, le palladium des rites, mythes et symboles. Ces derniers, décapés de leurs couches culturelles, se retrouvent quasiment à l'identique dans maintes civilisations, de la Patagonie à la Laponie, du martinisme au rite forestier.

Coup de chance, la franc-maçonnerie est sortie, belle et sage, de la tête de Jupiter. Elle n'est pas l'œuvre d'un philosophe, d'un occultiste, d'un dévot, d'un mystique. Non, elle est le fruit d'une émergence collective. Les degrés bleus et leurs arcanes fonciers, structurels sont engendrés en une trentaine d'années, irrigués par la veine chrétienne, rose-croix et celle de la Royal Society, sur fond de filiation réinventée avec les bâtisseurs. Au fur et à mesure, et plus tard, les récits légendaires, les allégories, les couleurs, les fleurs et les larmes, les paroles grondantes décoreront culturellement et pareront, aux goûts des siècles changeants, la jeune personne.

Ce serait pourtant trop simple si la césure était franche ; en surface, les ornements culturels, et en profondeur, le squelette, la charpente, structurels. L'affaire est plus compliquée. Il n'y a pas de solution de continuité entre les deux ordres. Ils s'emboîtent, ou plutôt, se juxtaposent en biseau. Prenons un exemple qui montre le chevauchement. Le prêche, dans le rite de la messe, est à la fois, une harangue aux fidèles, à leur conduite dans leur cœur et leurs actes, et une évocation tonitruante de la voix divine¹ et de ses commandements. Dans la maçonnerie, à présent. Les piliers s'ap-

1. L'abat-son de la chaire le veut ainsi.

pellent « Force, Sagesse et Beauté ». Pourquoi pas « Justice, Courage et Tempérance » ? Bof ! parce que c'est ainsi et qu'on peut toujours gloser sur les mots. Tout dépend de sa culture. Mais qu'ils soient des piliers, chante la verticale qui descend et monte, et qu'ils soient trois, acclame le troisième point ineffable. Là est la composante structurelle.

Voilà donc une distinction établie : culture et structure, sur laquelle repose cet ouvrage. Car les poisons de la pensée maçonnique infectent la culture la plus profonde, en partie ou presque contiguë aux couches structurelles. Mais pourquoi parler de poison et quels sont-ils ?

La franc-maçonnerie est une forme d'organisation, occidentale d'abord. C'est dire qu'elle en a les fondements philosophiques, les méthodes de pensée et d'expression. Imprégnation culturelle. Une organisation ensuite. Comme tout groupe humain², elle a tendance à se croire intéressante, unique, captivante et puissante. Là encore, sa manière de raisonner s'en trouve affectée, ainsi que l'image qu'elle secrète d'elle-même, qui la renforce dans son raisonnement. Ensuite, elle est une organisation occidentale historiquement datée. À ce titre, elle reproduit les modèles sociaux : valeurs, relations, pouvoir, qui l'accueillent. Là, nous sommes proches de la culture, si ce n'en est assez clairement. Enfin, la franc-maçonnerie est une organisation initiatique qui laisse de plus en plus, aujourd'hui, mûrir et éclore sa vocation spirituelle. À ce titre, nous sommes de plain pied dans la structure. N'empêche que

2. Et elle ne saurait déroger quoique certains en disent...

l'habillage culturel de cette vocation engendre des modes de pensée.

Délaissions donc ce qui est, sans ambages, proprement structurel. Ce livre ne repérera pas les poisons éventuels de la démarche initiatique en ce qu'elle a d'universel ; rites, mythes et symboles, mis à nu, ne seront pas en cause ici. Leur expression culturelle, la façon de les présenter, de les dire, de les examiner, oui. Un exemple. Se courber avant d'entrer dans un lieu consacré est une injonction faite à tout impétrant, d'où qu'il(elle) soit. Sa traduction maçonnique en « porte basse », elle, peut être interrogée. Pourquoi cette référence à l'évangile de Mathieu ? Pourquoi « basse » ? Pourquoi l'Expert, à ce moment... ?

Plusieurs manières de pensée ; des raisonnements types, des a priori intellectuels, des automatismes dans l'expression, des routines de méthode... Tout cela imprègne une pensée collective, qui devient, grâce à eux, une pensée caractéristique de la franc-maçonnerie. Eux, ce sont les poisons. Ainsi dénommés, parce qu'ils pénètrent dans les interstices de ce que nous disons de l'Ordre, de ce que nous en acceptons ; de ce qu'enfin nous sommes imbibés sans bien nous en rendre compte. Voir même en absence de lucidité. Or, ces poisons sont effectivement pernicieux parce que leur pénétration nous fait accroire que ce que nous vivons, en tant qu'initiés(es), est fondé, de bon aloi et inamovible. Prenons le dualisme, qui est crispation de la dualité. Le discours maçonnique s'organise autour de cette dualité certes, mais la transforme en tic cognitif. D'une évidence communément admise, le « 2 » po-

larisé, les francs-maçons en viennent à clamer qu'un des buts de l'initiation est de distinguer le bien du mal ; une représentation enfantine et confortable de la réalité, reconnaissons-le.

Les poisons de la franc-maçonnerie finissent par rendre languissante la bien aimée organisation. Mêlant le bon grain des structures initiatiques à l'ivraie des composantes culturelles, les poisons finissent par déformer l'idéal maçonnique, à le corrompre en le cadrant durement avec les critères de l'époque. Les initiés(es) ne s'en rendent pas compte pour deux motifs. Le premier met en avant la trop fameuse tradition, d'argument facile et, à mon sens, spécieux. L'idée est : « Puisque c'est dans le rite, c'est traditionnel, donc ancestral et intouchable ! » Le second est la cécité que nous avons, pour beaucoup d'entre nous, pour tout ce qui est dans l'air du temps et que l'on accepte comme une donnée de nature.

Prenons du recul pour nous dégager de la contrainte que font peser sur notre liberté ces deux motifs. De liberté intérieure, oui. Car les poisons, tant qu'ils sont invisibles et, de ce fait, acceptés, tordent nos conceptions en des sens précis. Autant de barrières qui empêchent l'esprit de prendre son essor. Un exemple. À croire qu'un Vénérable sait, par nature, conduire et diriger une loge relève d'un poison, celui qui nous fait imaginer que la compétence s'épand en une tenue sur le candidat au premier maillet, comme la rosée sur l'herbe du pré. Cette fausse évidence limite les adeptes de la loge dans leur choix du candidat le plus capable. Et ne songeant pas que le meilleur Vénérable peut n'y connaître rien, mais rien du

tout, dans la gestion et l'animation d'un groupe ; ce qu'une loge est au premier chef.

Traquons ces niveaux culturels devenus des poisons de la pensée. Les différentes formes apparentes rituelles d'organisation de la franc-maçonnerie sont, en grande part, datées. Il faut donc préciser de quelle forme il est question. Pas la branche « régulière » anglo-saxonne qui travaille au style Émulation et au Rite d'York ; soit la branche malade. Mais la maçonnerie qui travaille au Rite écossais ancien et accepté, au Rite moderne français de 1786, au Rite écossais rectifié, à celui de Memphis-Misraïm, au Rite opératif de Salomon... Tous ceux, en fait, qui ont profité du passage de la Manche, au XVIII^e siècle, pour introduire, via le Rite moderne français, des nouveautés rituelles, telles que la chambre des réflexions, les purifications... Ces éléments structurels ont ouvert à la franc-maçonnerie les portes des rites initiatiques. C'est pourquoi je me référerai exclusivement aux déclarations, rituels, articles, conférences joués dans l'hexagone. Même si les poisons envoient aussi la maçonnerie dans d'autres pays ; mais dans un bain différent, des représentations légèrement différentes de la société, ses valeurs et son fonctionnement. Ce choix de la France tient, évidemment, aux limites de ma compétence mais aussi parce que j'ai la conviction que si l'Ordre doit perdurer quelque part, ce sera, sans doute, dans notre pays, qui a su et sait faire du parcours maçonnique, en maintes loges, un irréfutable parcours de développement spirituel et moral³.

3. Je recommande vivement sur Internet : Baglis-TV, qui met à disposition un impressionnant fonds de conférences (300) sur toutes les traditions, y compris sur la franc-maçonnerie.

Je serai donc amené à m'appuyer sur d'assez nombreuses citations, plusieurs extraits, qui avèreront mes hypothèses. Je détiens la source précise de chacune de ses citations et devrais, en bas de page ou en fin de volume, les préciser avec minutie. Je ne le fais pas systématiquement. Je demande donc, instamment, au lecteur de me faire vraiment confiance. Initié, j'ai fait le serment de ne pas citer le nom de mes frères et sœurs sauf si le nom apparaît dans une parution publique.

La délicatesse, je le suppose, m'a poussé à ne pas dénoncer celui ou celle qui a déclaré, écrit tel texte qui révèle la contamination d'un poison, ce dont l'auteur n'a pas conscience : on n'empoisonne pas de gaîté de cœur. Je ne fais que des hypothèses et ne puis désigner quiconque à la vindicte. Faire avec mes convictions, laisser les certitudes. D'ailleurs, il n'y a pas que des textes à charge car la franc-maçonnerie recèle aussi ses contrepoisons sur la source desquels je serai discret.

Ces contrepoisons sont de deux natures ; que l'on découvre pour chaque poison. Voici. D'abord des anticorps. Grâce à eux, un organisme se défend contre une intrusion pathogène. Il recèle, en lui-même, de quoi neutraliser l'agression ; pareil pour la franc-maçonnerie. Souvent devant l'attaque, elle se met en ordre de marche ; des frères, des sœurs interviennent par écrit, par oral, pour contrecarrer les effets du poison. Songe-t-on, par exemple, à dénoncer le clinquant des tabliers ? Tel frère rappelle à l'ordre, dans son livre, pour que l'humilité soit de nouveau honorée. Or l'Ordre est si vivant, l'organisme si alerte, que, dans tous les cas, un anticorps entre en activité. La recommandation, dans ce cas, est

fort simple. Ne pas laisser l'anticorps dans sa relative faiblesse. Lui donner un écho en tenue, sur les parvis, lors des assemblées. Ne pas hésiter à lui donner du volume pour qu'il soit entendu. Faire suivre nos attitudes et nos comportements. Cela ne suffit point, cependant, quand le poison est virulent et qui, plus est, insidieux. On doit prendre des mesures nouvelles et procéder à de véritables vérifications. C'est ce que sont les antidotes. Ils ne consistent pas seulement à effacer les effets des poisons, mais aussi à remonter aux causes pour, le cas échéant, revoir la doctrine, la grammaire maçonnique. Ainsi la pompe surannée, dont les dignitaires sont l'objet, peut-elle être simplifiée ; ce qui demanderait une reprise de quelques apostrophes et dispositifs des rituels. Une précaution, toutefois, les antidotes ne doivent pas bousculer le palladium⁴ qui a une valeur initiatique. En d'autres termes, la pompe des dignitaires est d'un piètre apport dans la quête spirituelle de chacun(e).

Mais des poisons de la pensée maçonnique, après analyse, révèlent quelques effets positifs que l'initié(e) souhaite garder. En quelques sortes, les frères, les sœurs, nos Anciens se sont mithridatisés pour ne plus pâtir du poison et en récupérer le bénéfique. Je pense, par exemple, à la relation des apprentis avec les maîtres et les officiers de la loge. Cette relation est infantilisante et empoisonne le désir de liberté et de responsabilité par la soumission qu'elle requiert en tenue et, parfois, aux agapes. Pourtant, cette même relation apprend, grâce au silence qui s'impose à l'apprenti, la puissance consi-

4. Palladium : rite, mythes et symboles.

dérable de cette attitude, le mutisme. Elle lui fait comprendre aussi que la quête est un apprentissage dont il est, comme son nom l'indique, l'acteur. Le remède est parfois dans le poison. Tout est affaire de prise de conscience de la nocivité et de son contraire. Considérons la maçonnerie, plus précisément la tenue maçonnique comme un système. À l'entrée, rite, mythes et symboles activés ; à la sortie, développement moral, spirituel des adeptes. À l'intérieur, chaque élément a de l'influence sur le fonctionnement d'autres éléments. S'impose donc la prudence quand le désir de transformation nous étreint. Supprimer, ajouter, modifier, oui ! Mais quelles en sont les conséquences et correspondent-elles à ce qui est souhaité : le maintien pour une part, le changement pour l'autre part ?

Poison et remède : anticorps et antidote, nous devons nous nantir des leviers pour agir, clairs dans nos têtes. L'analyse révèle neuf poisons, symptomatiques à mes yeux, de la pensée maçonnique. Mais elle décèlerait d'autres faiblesses organiques qui ne retiendront pas mon intention, car je les estime moins virulentes. Pour mémoire, en voici quelques unes :

- La paranoïa qui amène certains(es) à se sentir visés(es) en tant que maçon par des groupes, des partis, des cellules.
- L'affairisme que les journalistes se plaisent à dénoncer avec délectation.
- Le mythe de la pureté des origines, la grande Tradition si vivante dans quelques imaginaires.

- Le consumérisme maçonnique comme on le voit triompher aux États-Unis, où la franc-maçonnerie est un club qui exhibe son histoire pour racoler des dizaines de profanes initiés ensemble, en une soirée ; avant qu'ils ne deviennent maîtres dans les six mois.

- Le clivage entre loge sociale et loge initiatique. Je gage que, dans dix, vingt ans, il sera amoindri, tant il est vrai, on le sait depuis peu, que l'avancement en sagesse est articulé avec l'humanisme. L'un ne va pas sans l'autre.

- Enfin, la religion, le théisme est, dans sa face dogmatique, incompatible, pour beaucoup d'initiés(es), avec la franc-maçonnerie française et libérale. La stricte application de la laïcité, dans les usages, cantonnera les croyances dans la sphère la plus intime.

Ces faiblesses, situées dans des domaines différents, extérieures ou intérieures à l'Ordre, sont bien connus. On peut supposer que nous sommes tous des vigies, prêtes à réagir si une de ces menaces s'enfle hors de propos.

Les 9 poisons proposés à l'étude ci-après se succèdent en neuf chapitres. Ils sont classés dans l'ordre de la progression des degrés de la loge bleue : Apprenti, Compagnon, Maître. En effet, j'ai trouvé que l'apparition de chaque poison survient, à peu près, en suivant cette séquence. Son avantage, plus que démonstratif, est donc pédagogique. Découvrez-les dans cet ordre que je propose à votre acquiescement.

Les 9 Poisons de la pensée maçonnique

- L'illettrisme : le profane qui ne sait rien encore.
- Le dualisme : l'apprenti en découverte des deux colonnes, des deux astres...
- Le pan-maçonnisme : le compagnon qui apprend que la franc-maçonnerie « régnera sur tout l'univers ».
- La pensée magique : elle fait croire au compagnon que parler, comme il peut le faire, suffit à maîtriser le monde.
- Le conformisme : quand le jeune maître se range dans « ce-que-l'on-a-toujours-fait ».
- Le misonéisme : le maître confirmé fait fi de l'apport contemporain des sciences humaines.
- L'innéisme : quand l'intuition de l'officier l'amène à penser que la maçonnerie s'apprend par imprégnation.
- La cratophilie : si le vertige du pouvoir s'empare du vénérable, a fortiori du dignitaire.
- L'anthropocentrisme : quand, après des décennies de travail, on sent que l'Homme seul n'est pas la fin.

Chaque chapitre traite du poison lui-même, de l'anticorps et de l'antidote. Ce dernier est, en fait, une proposition d'action après le diagnostic. J'abuserai de citations apocryphes, mais réelles. N'est-ce pas en fréquentant l'orpailleur que l'on trouve le métal précieux ?

Les chapitres, s'ils sont reliés par l'image de la succession des degrés, sont libres de toute chaîne. Vous, lecteur, lectrice, pouvez, à votre guise, aller à tel ou tel chapitre, où vous poussez votre désir et votre curiosité. Agréable promenade...

Chapitre I

L'illettrisme ou la faiblesse de l'enfant

Le cabinet de réflexion, magnifique découverte des frères français du XVIII^e siècle, correspond à ce que Van Gennep¹ a appelé le rite de séparation. C'est un dispositif que l'on observe dans la plupart des rites de passage. Dans quel état se trouve le candidat quand il y est reclus, avant l'initiation ? Il y connaît le silence, l'immobilité, l'obscurité et la solitude² ; juste une bougie qui laisse filtrer une lueur. Quelles que soient les lectures symboliques du lieu et du moment, le dévoilement psychologique enseigne beaucoup. Les quatre circonstances citées ne sont pas sans évoquer, dans les brumes de la mémoire, le vécu psychique et organique du fœtus dans le ventre de la mère. Puisque l'impétrant vit, dans ce cabinet, à la fois la mort et la matrice d'où il va renaître. La suite des événements orchestrée par le grand expert montre à l'envi cet

1. Van Gennep distingue trois temps dans les rites de passage : le rite de séparation, le rite de marge et le rite d'agrégation.

2. Ces quatre sensations sont magistralement développées par Daniel Beresniak dans *Le cabinet de réflexion*, Detrad, 1995.

aspect très régressif. Le nouveau-né est nu ; le futur maçon est « ni nu, ni vêtu »³. Le petit est démuni devant la menace inconnue ; le candidat est dépouillé de ses métaux. L'expulsion de la matrice, voilà qui est réveillé par le passage de la porte basse.

Ainsi prend acte la renaissance hors de et/ou dans la loge mère. Dès ce tout début, les choses sont dites : le profane peut avoir 70 ans, il sera considéré comme si il était au début de sa vie. D'ailleurs, pour qu'il comprenne bien cela, on lui apprend qu'il « ne sait ni lire, ni écrire, mais seulement épeler » ; en quelque sorte, zézayer ou chantonner comme un enfant de trois ans ou plus. Toute l'attitude de la loge et du nouvel adepte découle de ce premier instant solennel. Il va bien falloir l'élever et l'éduquer. La toute autorité de la loge mère, qui délègue ses pouvoirs au second surveillant, y pourvoira. La leçon est vite assimilée : « Je dois me taire ; ils vont me dire ce que je dois penser ; je suis comme un enfant ; la seule attitude convenable est la soumission puisque, au fond, on me fait comprendre que je suis *comme une cire à modeler* ».

Comment vont se débrouiller les éducateurs initiés pour permettre au jeune⁴ de se développer ? Ils n'ont pas, eux-mêmes, de formation à la relation éducative. Tout au plus, ils ont capitalisé sur l'expérience des enfants qu'ils ont générés et élevés du mieux qu'ils pouvaient ; avec guère de démarche approfondie, de prospective, hors de ce qui se dit et se fait aujourd'hui en France. Alors les présupposés vont aller bon

3. Décence oblige !

4. En âge maçonnique.

train avec, en arrière plan, des conceptions qui affleurent peu à la conscience ; l'enfant est un être imparfait par rapport à l'adulte qui est un modèle fini et bien achevé. Il s'agit donc de transmettre les attitudes, comportements, connaissances et valeurs que l'éducateur estime fondés. En un mot, les standards de la vie adulte deviennent l'étalon de la croissance de l'enfant.

Et là, on le devine, s'infiltrer le poison. Passe encore qu'un rite tribal africain traite comme un petit enfant, un enfant justement, prépubère. Mais le café est trop fort quand ledit garçon ou fille est, en fait, un adulte mûri par des années d'expérience. Et que cela risque de donner, dans la réalité, un frère, une sœur qui est contraint(e), quasiment à son insu, d'accepter une certaine infantilisation. Avec le risque de bloquer le potentiel, la surprise, la créativité. Ce ne serait pas trop gênant si ces blocages ne retentissaient, du moins pendant les tenues, jusqu'à la maîtrise... et encore. L'on connaît, plus que de coutume, des frères, des sœurs qui n'osent pas parler, qui considèrent les autres comme plus doués... En un mot, se sentent inférieurs. Ils diront, on dira qu'ils(elles) ne sont pas « au niveau ». Cette relation de dépendance est nettement exprimée par Gérard Artaud⁵ : « L'autorité de l'adulte est presque comme indispensable sur l'enfant qui se définit en conformité au modèle adulte, la seule voie possible de la réussite de la croissance et la nécessité de la soumission aux directives ». Bien déstabilisant le discours tenu pendant

5. Gérard Artaud, *Revue des sciences de l'éducation*, vol. 8, n° 3, 1982.

l'initiation : « Perds tes repères, ton identité même, tu n'es qu'un enfant. »

Le vénérable, les surveillants, les maîtres ne remettent pratiquement jamais en cause le modèle qu'ils pensent être le bon, puisqu'il est dans la tradition éducative, transmise par la maçonnerie ; l'un détient l'autorité, l'autre est soumis. Oh ! bien sûr, ceci est tempéré, nuancé, abrité par le rite qui doit réussir l'exploit d'attacher l'apprenti tout en le déconsidérant. Poison invisible, certes, mais à l'œuvre partout, oui ! L'apprenti, donc, et le compagnon, aussi, ne sont pas installés dans une relation de libération. Il n'objecte pas et assimile autant que faire se peut.

Le maître, lui, prisonnier du système traditionnel, ne parvient pas à observer son inachèvement, à lui, et à remettre en cause partie de son identité. J'entends, d'ici, le second surveillant confier, mi amusé, mi atterré : « Cet apprenti veut tout savoir ; il m'a posé des questions et je n'ai pas su y répondre ! » Sans doute, puisqu'il n'y avait pas de réponse à apporter en termes de savoirs. Le « Moi » du maître, de l'instructeur d'un instant ou par fonction, se rétracte si un jeune se met à être « impertinent ». G. Mendel a rédigé un livre connu : *Pour décoloniser l'enfant*⁶. En voici une citation qui correspond à ce qui vient d'être montré : « En éduquant, dressant, corrigeant l'enfant, ce sont ses propres pulsions à soi que l'on combat. En interdisant ce qui autrefois, de soi même, fut interdit, on renforce en soi l'interdiction d'autrefois ». D'où les répétitions de génération en génération de

6. Payot, 1971.

maçons de la même relation éducative. Ce faisant, avec pour seul repère, les prescriptions rituelles, le maître, si on y réfléchit bien, va enseigner non pas ce qu'il dit, ce qu'il sait, ce qu'il peut, mais ce qu'il est ; pour parodier Jean Jaurès.

Quel meilleur moyen pour reconnaître un frère, une sœur, pour tel(le), que de l'amener à ressembler le plus possible à ce que nous sommes ? Y parvenir sera réputé de bon aloi. Regardons-y toutefois de plus près. Outre la relation dominant/dominé esquissée plus haut, quel type de personne est donc ce maître dont la vocation proclamée est de transmettre et qui, au bout du compte, ne transmet que ce qu'il est, sans trop savoir comment l'échéance de la relation est nouée ?

Beaucoup de profanes, disons deux tiers, qui frappent à la porte du temple, ont aux environs de quarante cinq ans. Ce fait est capital. D'une part, nous avons de futurs(es) initiés(es) qui sont au milieu de leur vie ; d'autre part, des initiants, en moyenne plus âgés, ont franchi ce cap et en restent marqués. Or, c'est là le nœud du mystère qui, dévoilé, laisse voir, dans le néophyte, un enfant qui naît et grandit jusqu'à trois ans. Les uns(es), les autres, nous nous rappelons, si nous avons passé cet âge, la crise qu'on traverse alors. Jusqu'à la mi-vie, l'investissement de l'être porte sur la réalité extérieure : la famille, le statut, les amis, le pouvoir... Après, le « Moi », quand il a réglé, plus ou moins, ces besoins, se tourne vers lui-même et comprend que la vie menée tambour battant lui a fait négliger d'autres demandes intérieures, profondes, désormais plus es-

sentielles que ce qui le préoccupait jusqu'alors⁷. Je laisse à un disciple de Carl Gustav Jung le soin de résumer : « La tâche de la première moitié de la vie est d'initier à la réalité extérieure par l'affermissement du moi. Elle vise l'adaptation de l'homme à son environnement. Il s'agit pour l'individu de prendre pied dans le monde réel. La tâche de l'autre moitié de la vie est de conduire à l'initiation de la réalité intérieure, à un approfondissement de la connaissance de soi et de l'humanité... à un élargissement de la personnalité »⁸.

Renouvellement de la personnalité, reprise des anciens idéaux, réforme des besoins... en bref, au mitan de la vie, l'Homme naît une seconde fois, à lui-même. C'est ce qu'attend le néophyte : renaître, mieux se connaître, élargir son champ de vision. Et c'est ce que les frères, les sœurs initiants, ont envie de faire passer comme message, car, eux(elles) sont animés(es) par le souffle de la seconde moitié de la vie. Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Mais là, où le baume devient poison, c'est dans la mesure où les maçons ne font pas que jouer, sérieusement, à initier. Le risque est grand, alors, de traiter vraiment les jeunes arrivants comme des gamins maçonniques. Le ton condescendant, l'affection parentale, sont plutôt courants. Et on apprécie guère l'apprenti(e) qui « veut aller trop vite », « qui pose trop de questions », « qui ne se contente pas de son grade »... Car, dans leur modèle culturel renouvelé, les anciens sont bien au

7. Le bouleversement psychique de la mi-vie est sans doute d'abord physiologique : les performances physiques diminuent, la libido est réorientée...

8. Yolande Jacobi, *La psychologie de C.G. Jung*, Éditions du Mont blanc, 1964.

chaud et n'ont nul besoin d'être bousculés. Et voici ce qui arrive.

La soumission réclamée à l'apprenti(e), illettré(e), enfantin(e), n'est pas brutale comme elle aurait pu l'être entre hommes de moins de quarante ans. Non ! elle est douce et ferme. Surtout cette demande de soumission est déportée sur le rite, sur le respect des supports fondamentaux⁹, sur les usages maçonniques. Ce sont eux qui font la loi sur laquelle on règle ses comportements. Ne lit-on pas, dans un rite, cette phrase d'obligation d'une transparence naïve : « C'est avec confiance, espérance et joie que je m'en remets aux maîtres qui m'accueillent et que je me place sous leur protection. Je choisis ainsi la seule voie pouvant m'apporter toute liberté. Je les assisterai en toutes choses, respectant les sœurs et les frères placés au-dessus de moi de par leur degré d'avancement ». Ce serait touchant d'abandon filial si ce n'était pas, en outre, une manière coercitive d'autocensure.

Les maîtres initiants vont donc, pour la plupart, mêler, dans leur attitude, l'autorité qu'il est réputé d'avoir sur l'enfant démuni et la promotion de l'idéal maçonnique comme loi suprême. Filloux distingue ainsi les deux stratégies défensives. D'un côté, on renforce le modèle autoritaire et on impose le silence à l'apprenti(e) ; d'un autre, on « recourt systématiquement à un idéal, comme carapace défensive aux intensions »¹⁰. Dans quelques cas même, le maître, la maî-

9. Statuts, Constitutions.

10. Filloux, *Du contrat pédagogique*, Dunod, 1974.

trousse, entend incarner l'idéal maçonnique. Là, la boucle est bien bouclée...

L'infantilisation est en route, dès la cérémonie d'initiation. Elle s'arrêterait aux limites de la loge, si celle-ci pouvait le décider. Or, belle cohérence dans l'organisation même de l'obédience, pyramidale, tatillonne et autoritaire, le même schéma est reproduit : la loge est une enfant qui doit demander des permissions, qui a des obligations administratives lourdes, qu'il faut contrôler, voire punir¹¹. Le poison est insidieux, puisque les précautions sont prises pour ligoter l'impétrant dans la structure de l'obédience. Dans quelque endroit ne lui demande-t-on pas de prêter serment sur la Constitution. Passe encore, c'est contractuel ; mais aussi sur le règlement général dans ses dispositions actuelles... ou futures ! Nous voici installés comme « un maçon enfant dans une loge enfant », loin de la liberté, ou libération, attendue et même proclamée. Ailleurs, c'est un moindre mal, le serment est prononcé par le vénérable à la place du candidat, répété par lui, sans doute réputé ne savoir ni lire ni écrire.

Un anticorps ambigu

Dans le poison, le remède ; l'homéopathie nous l'apprend. Tout est alors dans la dose. Là, on devient malade, un peu moins, on guérit. Est-ce du même tonneau pour l'illettrisme, l'infantilisation d'un adulte désireux entrer dans nos mystères ?

11. Les amendes pour absence au Convent, par exemple.

L'ILLETTRISME...



Les parties prenantes à l'initiation sont à l'âge de la mi-vie ou l'ont dépassée, mais celle-ci a laissé son empreinte forte. Les deux considèrent qu'une renaissance est souhaitable. Et c'est ainsi, en plein accord, que le néophyte accepte d'être traité comme un gosse impuissant. De surcroît, le propre de l'initiation est effectivement de renaître à soi-même. Le processus est donc parfaitement louable, adapté à sa finalité : dépouiller le vieil Homme pour renaître, purifié des anciens besoins sociaux. Là où les maîtres prennent trop au sérieux leur rôle de parent, là est le poison. Mais là où l'initié(e), enfant, franchit la porte basse et se relève, symboliquement libre de tout fardeau, là commence le message spirituel.

Le silence, lui-même, est un poison puisqu'il réduit l'expression de l'autre mais aussi un remède puissant, souverain même. Quel plus évident symbole que celui du silence ? Celle, celui qui veut aller vers soi, se reprendre et renaître en soi, délaisse nécessairement les propos, futiles ou pas, des autres. Que cessent les bavardages pour nouer le dialogue de soi à soi. C'est aussi, être silencieux, apprendre dès l'entrée que la Parole est toujours recherchée et toujours perdue. Le silence n'inaugure-t-il pas le processus initiatique entier ?

Se prémunir contre les excès de l'infantilisation, ce n'est pas seulement l'accepter en doses mesurées, c'est aussi compter sur les anticorps que fabrique le corps maçonnique. Ils corrigent les excès, aussi bien du côté des initiateurs que des initiés(es).

La cause est entendue. Les maîtres projettent sur les apprentis(es) ce qu'ils sont. Sans doute pas par grandeur d'âme mais en vertu du principe pédagogique qui veut que ce ne sont pas les connaissances, ni les pratiques qui sont transmises mais la manière, le style qu'a le formateur de les incarner ici et maintenant. Si des maîtres, maîtresses, surveillants, parains sont eux-mêmes parvenus à un degré de sagesse significatif, c'est cela qu'ils(elles) transmettront et c'est bien ainsi. Quelle que soit, par ailleurs, la qualité de la relation.

Les apprentis(es), de leur côté, reçoivent des messages qui leur confirment clairement qu'ils sont considérés comme des adultes. On leur remet le memento du degré et, aussi, parfois, le rituel du premier degré, à l'instar de ce qui est fait pour les compagnons et les maîtres. Ils sont donc égaux en dignité.

N'ont-ils pas à remplir les mêmes devoirs¹² et à bénéficier des mêmes droits que les autres membres de l'atelier ? Dès que le couvreur a fermé les portes, après la clôture des travaux et que tous sont sortis¹³, les frères et les sœurs sont égaux. Au passage, remarquons comme il est dépassé et pour le coup méprisant, de considérer les apprentis(es) comme les frères servants de l'Ancien Régime ; à eux la charge des agapes, de la table à la cuisine et au service. Rien ne justifie ce que je trouve être une humiliation, traditionnelle certes, mais quand même.

Enfin, un dernier anticorps, et pas des moindres, tient au travail symbolique, cœur de la méthode maçonnique. Si ce travail est fondé sur l'analogie le plus souvent intuitive entre le sens apparent et ses significations profondes, alors il ne saurait y avoir une seule lecture. Car, en cette recherche, chacun(e) trouve en lui(elle) ses propres chemins. C'est pour cela, me semble-t-il, que l'on peut affirmer que tout peut être dit sur un symbole. On y apporte ce que l'on est, un peu comme dans l'auberge espagnole. En conséquence, l'apprenti(e), non seulement se sent libre de ses interprétations, mais en plus, est invité à regarder en soi d'abord, plutôt que dans les dictionnaires.

Parallèlement, on ne saurait prescrire aux surveillants instructeurs de transmettre leur propre vision de chaque symbole, sauf à titre de comparaisons avec celle des apprenants. Ils n'ont pas à se muer en professeur de morale pour, par exemple, asséner que l'équerre, c'est la rectitude et la

12. Assiduité, cotisation...

13 Dans les loges de cette pratique.

corde à nœuds, l'amour qui doit réunir les maçons dans tout l'univers. Leur propos n'est pas de transmettre des savoirs mais de provoquer et d'accompagner les questionnements.

Des antidotes en trois phases

Cette remarque nous mène, après les remèdes et les anti-corps, aux antidotes que l'on peut apporter. Je serai bref car ces points ont été abordés dans mes ouvrages précédents¹⁴. Je ne reprendrai que l'essentiel, en quelques phrases.

Dans presque tous les rites continentaux, l'apprenti proclame : « Je ne sais ni lire, ni écrire, je puis qu'épeler... » Ceci peut être vécu sur un mode infantile ; sauf à prendre l'assertion au pied de la lettre : si le texte n'est d'aucune utilité, alors l'apprenti(e), quand il aura le droit de parler¹⁵, se passera de l'écrit et s'efforcera à l'oralité. Pour faire bonne mesure et bon poids, les frères et les sœurs de tous degrés, parce qu'ils(elles) sont d'abord des apprentis(es), s'expriment de même. Exit les planches érudites, historiques, récréatives, sociales, qui sont plus des exposés, de petites conférences et non un travail véritablement maçonnique.

Tout à l'heure, un risque a été affleuré : celui de la transmission par les surveillants instructeurs, qui peut se réduire à de l'enseignement, forme de relation pédagogique qui maintient l'élève dans un statut inférieur, avec celui(elle) qui sait,

14. Trilogie *L'Espoir avec L'Énigme, L'Enjeu et L'Essence*, Detrad 2007.

15. Certains usages rituels permettent à l'apprenti de présenter son travail avant l'ouverture de la tenue.

qui est fort(e) et celui(elle) qui est ignorant(e) et faible. Pour y parvenir, nombre de surveillants auraient intérêt, parce qu'ils n'ont pas la science infuse, à se former eux-mêmes à cette relation. J'évoque, dans le chapitre L'innéisme, le *Jardin des trois maillets*, séminaire de quelques jours, qui serait une réponse efficace.

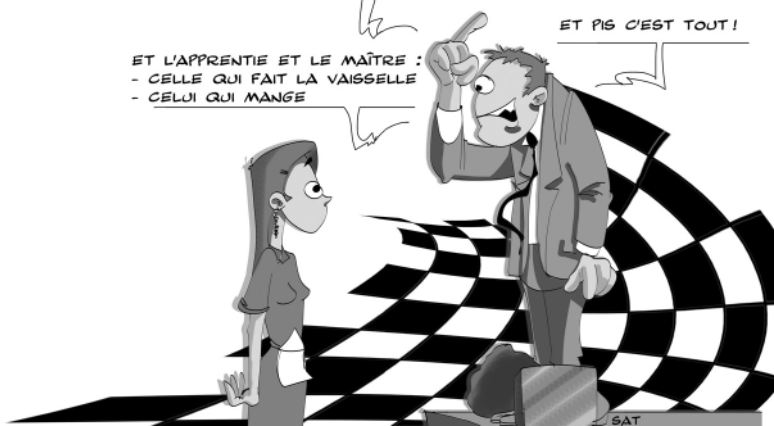
L'illettrisme, qui appelle l'infantilisation, est un poison qui peut devenir virulent si les précautions ne sont pas prises. Le remède, le poison à dose légère, combat sa nocivité. Il n'est pas le seul en ce conflit. Les anticorps, secrétés contre l'empoisonnement, viennent à la rescousse. Encore faut-il les activer. Enfin, l'injection d'antidotes peut, avec succès, contenir les conséquences morbides entrevues.

LE DUALISME...

ALORS TU AS:
1-LE PAVÉ MOSAÏQUE: BLANC OU NOIR
2-LA PIERRE: BRUTE OU TAILLÉE

ET L'APPRENTIE ET LE MAÎTRE :
- CELLE QUI FAIT LA VAISSELLE
- CELUI QUI MANGE

ET PIS C'EST TOUT !



Chapitre II

Le dualisme ou la vie en noir et blanc

Les sociétés chrétiennes, musulmanes sont particulièrement imbibées de dualisme. Oui, pas de dualité ! La différence entre les deux mots est un ravin. Écoutons comment ce poison se répand inexorablement dans la pensée maçonnique. Naguère, en 2008, le haut dignitaire d'un suprême conseil déclara sans ambages : « Nous avons les armes, l'épée et le poignard pour combattre les forces du Mal ! » ; en France, à l'orée du XXI^e siècle... C'est connu, les forces du Mal nous assiègent et nous devons nous battre jusqu'à leur extinction. Les mêmes que celles de G.W. Bush après l'attentat du 11 septembre. Heureusement, le hasard (?) nous fait placer dans l'axe du Bien. D'ailleurs, au XVIII^e siècle, Ramsay, maçon notoire, n'évoquait-il pas la tâche de l'Ordre « creuser des cachots pour les vices, élever des temples à la vertu ». Peu à peu, le poison se glisse insidieusement. Les ténèbres sont pour les profanes, la Lumière pour les initiés(es). D'accord ! mais la brèche est ouverte pour que la dualité se crispe en dualisme moral et en contestable appropriation du Bien par un camp.

Voici comment cela pourrait bien évoluer : le franc-maçon qui a quelques décennies de loge croit que la sagesse se fonde sur la perception du dualisme bien/mal, beau/laid, bon/mauvais, fort/faible... À l'instar de la huppe qui, dans *Mantic Uttair*, est ainsi décrite : « Elle avait sur la poitrine l'ornement qui témoignait qu'elle était entrée dans la voie spirituelle ; elle avait sur la tête la couronne de vérité. En effet, elle était entrée avec intelligence dans la voie spirituelle et elle connaissait le bien et le mal »¹. Comme les beaux maçons qui portent le collier aux franges d'or et le chapeau sur la tête !

Première certitude donc : il y a le bien et le mal, dans deux tiroirs distincts. Deuxième certitude : en tant qu'initié(e) nous avons perçu ces contraires. Troisième certitude, double de surcroît : d'abord, qu'il y a deux tiroirs ; ensuite, d'être persuadé qu'il suffit, qu'en tenue et dans les textes maçonniques, soient esquissées les vertus, et répétées sans cesse pour que, de facto, l'on devienne tolérants, dignes, respectueux des autres, libres, égaux... Oui, cela finit par entrer et chacun(e) connaît son credo maçonnique. Pourtant les formateurs d'adultes savent bien qu'il faut s'y prendre autrement pour modifier les attitudes et les valeurs. La psychologie du changement nous éclaire là-dessus : les belles valeurs maçonniques ne peuvent être nôtres que si nous acceptons, non de les classer, mais de nous engager, les vivre dans notre pratique.

Pourtant le poison infecte bien, puisqu'il nous fait prendre des vessies pour des lanternes, les mots pour la chose, la carte pour le territoire. Lequel, laquelle d'entre nous n'a-

1. Farid Ud'din Attar, *Mantic Uttair*, poème persan de plus de 4000 vers, écrit au XIII^e siècle.

t-il(elle) pas pensé ou dit, à propos d'un acte commis par un frère, une sœur : « Ce n'est vraiment pas maçonnique ? »

Car le danger est là. Croyant être nanti, au moins un peu, de ces vertus, le franc-maçon, au nom d'elles, se met à juger trop facilement. Avec deux conséquences. Se tromper et devenir un râleur patenté : « La prétention à juger de tout fait qu'on ne jouit de rien », rappelle Marmontel. On sent que le dogme de la vertu, de la pureté morale n'est pas loin. Pis, la nuance s'amointrit, l'idée de niveaux est affaiblie et le doute est délaissé. À la place, l'affirmation péremptoire, l'hésitation pourchassée : « Un maçon n'est pas neutre » et la vérité proclamée... du bon côté.

Il faut dire qu'il n'est pas facile d'échapper au dualisme dans notre civilisation et au-delà même. la Bible, un des berceaux de l'Occident et du Proche-Orient, reçoit la palme, avec la pensée platonicienne. Pour la première, une histoire des bons et des méchants, la lutte du bien et du mal ; pour la seconde, le règne des Idées pures, le Bien, le Vrai, le Juste... qui aimante inévitablement le contraire. Ne parlons pas de l'influence gnostique qui affirme, au plan exotérique, que nous nageons dans l'empire du Mal, reprenant la cruelle séparation tirée à l'excès par Zoroastre, le mazdéisme, le manichéisme. Avec cet héritage pesant des tonnes, comment s'étonner que nous soyons toujours conditionnés dans les vertiges de la morale partisane ? Malgré la Renaissance, malgré les Lumières, la pensée scientifique n'en a-t-elle pas rajouté, elle, qui affirme, à juste raison, qu'un fait c'est un fait et qu'il ne saurait y avoir à la fois de l'exactitude et de l'inexactitude,

comme le prône Aristote, chassant de la proposition logique d'identité², le tiers exclu³. Dans un de ses livres, Michel Fromaget nous rappelle que la représentation trinaire : corps, âme, esprit, a marqué le Moyen Âge jusque vers le XIV^e siècle où les théologiens et les croyants reviennent au binaire : corps, âme. En fait, il n'avait jamais disparu ; loin de là. Bourré de dogmes jusqu'à la gueule, ce Moyen Âge répartit le monde en bons et en méchants⁴. Pour s'en convaincre encore plus, il n'est que d'admirer les tympanes historiés des églises, tant romanes que gothiques. Avec une régularité sans faille, les élus sont à la droite du Christ, archétype de l'Homme sans défauts, prêtres, les mains jointes à se blottir dans le sein d'Abraham ; et à sa gauche, les réprouvés sont précipités, nus et battus, dans la gueule de Léviathan. Faut-il s'étonner que le dualisme soit toujours aussi pernicieux et vivant de nos jours ?

Que pouvait faire la maçonnerie sur le tranchant glacé du dualisme ? Bien sûr, l'admettre comme une évidence. Dans un fort ancien rite, on lit deux affirmations. Dans la chambre de réflexion, ceci : « Si tu persévères, tu seras purifié par les éléments ; tu sortiras de l'abyme et tu verras la lumière. » Plus loin, dans la cérémonie : « Les cliquetis d'armes que vous avez entendus dans son cours, figurent les combats que

2. « A » est « A » - « A » n'est pas « Non-A ».

3. On lit dans le manuscrit *Regius* de 1390 cette affirmation qui laisse mal augurer du doute et de la nuance en franc-maçonnerie spéculative : « La géométrie, septième science, permet de distinguer ce qui est faux de ce qui est vrai. J'en suis convaincu. »

4. Bien sûr, aujourd'hui, en France on ne torture plus et on ne tue plus les hérétiques, les sorcières, les bougres (homosexuels), les déments et les juifs. La société entière était alors hystériquement accrochée à ces justes exécutions et au Jugement dernier.

l'homme vertueux est sans cesse obligé de soutenir pour triompher des attaques du vice. »

Les conséquences sur le vécu des valeurs maçonniques sont plutôt lourdes. Les frères, les sœurs ont tendance à se sentir du côté des bons, sur la foi des valeurs humanistes qu'ils répètent. C'est myopie. Baruch Spinoza a prévenu : « Nous croyons bon tout ce que nous avons envie de faire et mauvais tout ce qui nous déplaît. » Cette gymnastique mentale, on y est rompu. Qui n'est pas assez malin pour se trouver de bonnes raisons au lieu de reconnaître les vraies raisons ? Voici une sœur qui remet, très sèchement, à sa place une autre sœur, compagnon. On lui fait la remarque : son ton était trop rude. Vous devinez sa réaction, sachant qu'elle s'ingénie à avoir raison puisqu'elle est du bon côté, selon elle. Nous l'entendons répliquer, à votre choix : « Si j'ai parlé brutalement à la sœur, c'est :

parce qu'elle le mérite avec ce qu'elle a fait !
parce que c'est pour son bien !
parce qu'un peu de brutalité, ça réveille
parce que, moi, je suis franche... »

On peut regretter que cette comédie de la ratiocination soit presque aussi courante dans la franc-maçonnerie que dans le monde profane. Difficile avec cette philippique de supposer que la pensée dualiste puisse n'être pas constitutive de l'esprit humain. Et pourtant, ce n'est pas inéluctable.

D'abord, une phrase de *Mantic Uttair*, déjà cité, et qui nous apprend que l'on peut dépasser le dualisme : « Celui qui a joué sa propre vie est délivré de lui-même ; il est délivré du

bien et du mal ». À noter que ce n'est pas le *Pater* : « Délivre nous du mal ». Prenons l'exemple de la pensée chinoise. Ces asiatiques ne pensent pas comme nous, qui affirmons : le changement est le passage entre deux formes déterminées, entre deux stades extrêmes, le début et la fin. Les chinois classiques estiment que la transition est permanente, indéterminée, floue et vague. Le Yin pénètre le Yang qui pénètre le Yin et ceci, sans cesse. D'ailleurs, en chinois classique, le verbe « être » n'existe pas. Il est remplacé par un mot qui signifie « modifier et continuer » ou « hériter et bifurquer ». Le Tao, la Voie n'est pas le but comme un Occidental pourrait le croire, mais un flux et là, par où ça passe. Dans cette optique, la vie n'est pas une traversée mais une transition continue⁵.

Faut-il que les maçons se sinisent ? Point du tout car au sein du dualisme occidental qui charpente la maçonnerie, il y a des remèdes. Ce poison, en effet, génère des anticorps. Enfin, on peut avoir une action curative en administrant des antidotes. Voyons tout cela.

Les anticorps arithmologiques

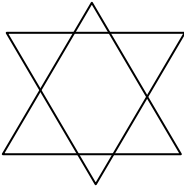
Le « 2 » est fondateur du psychisme, voire de la vie elle-même, qui s'oppose au néant. Il est pertinent de se référer à ce nombre dans la quête spirituelle et d'en faire son profit initiatique. Sigmund Freud pose le double fondement de

5. Inspiré par François Jullien in *Les transformations silencieuses*, Grasset, 2009.

l'être, le point d'où tout s'organise. Il distingue, en effet, deux séries de pulsions : les pulsions d'autoconservation et les pulsions sexuelles. Sa pensée évoluera en 1920, mais restera attachée à la dualité des pulsions de vie et des pulsions de mort. La plupart de ses disciples tiendront à cette dualité. Ainsi Mélanie Klein, à propos des émotions ressenties par le bébé, posera que celui-ci éprouve en lui, à tel ou tel moment, le plaisir extrême et la peur terrible. À ce jour, la psychanalyse reste la seule approche descriptive du psychisme humain profond. Aussi tiendrons-nous le « 2 » comme fondateur. Là où il devient poison, avons-nous vu, c'est quand il impose sa loi binaire à la morale, au raisonnement et, de manière large, aux jugements sur toutes activités. Le passage de la dualité pulsionnelle au dualisme moral est une escroquerie involontaire. La prudence s'impose donc dans l'usage ésotérique de ce nombre. Et ce, dans trois acceptions.

D'abord, on peut considérer que les deux pôles, au lieu de se repousser dans leur contraire haineux, s'attirent par une aimantation amoureuse. Et voici alors, la célèbre conjonction des opposés, venant de l'alchimie. Elle se trouve résumée dans le sceau de Salomon. Sur ce modèle, se déclinent à n'en plus compter de nombreuses paires, dont voici deux exemples :

Les 9 Poisons de la pensée maçonnique

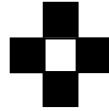
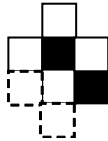
	<p>s ↑</p> <p>Essence Forma Soleil Hylé Soufre Christ Jakin Puissance Spirituel Compas Ciel</p>	<p>t ↓</p> <p>Substance Natura Lune Noûs Mercure Marie Boaz (RÉAA) Existence Matériel Équerre Terre</p>
<p>Le triangle pointe en haut monte ; l'autre descend. Leur réunion est la conjonction des opposés</p>		

Cette conception des deux pôles aimantés est très sollicitée dans l'ésotérisme maçonnique et dans la pratique sociale qui en découle. Une Constitution d'obédience annonce, explicitement, à propos des maçons : « Ils recherchent la conciliation des contraires. »

Deux voies de développement initiatique, contenues dans la doctrine maçonnique, s'offrent pour aller plus loin : la passage au troisième point et la réduction à l'unité.

Le troisième point, célébré par le triangle du delta, chante dans tous les rites et en constitue la signature spécifique. Les Frères « Trois points » disait-on. L'usage mystérieux du 3 est attesté dès le début du XVIII^e siècle, et révélé dans le pamphlet *Three distinct Knocks*. Rien de tel pour réduire la force de la dualité que de travailler sur le « 3 ». Non seulement avec les trois grandes lumières et les trois petites, mais aussi avec le pavé mosaïque qui n'est dual qu'aux yeux pressés. En effet, les carrés noirs et les carrés blancs, pour le profane, se

succèdent pour dessiner le tapis ; ils s'encerclent pour l'initié. Comme on le voit sur le schéma suivant, chaque couleur est entourée par l'autre, formant une croix. Le noir est dans le blanc et réciproquement. À la manière du Yin et du Yang. Le troisième point, c'est la transition, le mouvement, le passage de l'un à l'autre⁶.



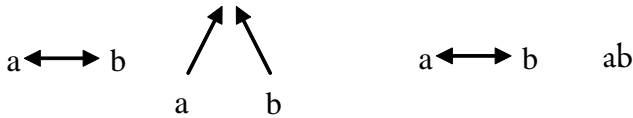
Là, le 3 jaillit du 2 et nous invite, en figure de proue, à approfondir les symboles maçonniques, en recherchant le troisième point, né de la conjonction avec le symbole opposé. La lune éclaire la nuit, le soleil illumine le jour. Comment résoudre cette opposition, cet oxymoron ? Par exemple : la lune et le soleil, sont tous les deux, un disque, un cercle qui m'envoie ma propre lumière. C'est donc, toute une méthode de lecture des symboles qui est proposé par le 2. l'anticorps est bien vivant.

L'autre voie peut passer ou pas par le 3, selon les conceptions. Soit le troisième point signe l'émergence de l'Un et il faut ce tiers inclus, cher à Stéphane Lupasco, pour retrouver, au-delà du 2, le 3-1. en d'autres termes, la rencontre des opposés produit, sans se référer explicitement au ternaire, l'Unité issue de leur fusion. C'est ce qu'exprime Farid Ud'din Attar, déjà cité, dans *La conférence des oiseaux* : « Lorsque la

6. La position neutre, le droit de ne pas prendre position sur toutes affaires humaines, est revendiqué par Roland Barthes. Ce n'est pas le troisième point mais l'attente, la suspension ou le refus d'un choix (allocution au Collège de France).

dualité a eu lieu, elle t'a trouvé dans le polythéisme. Lorsque la dualité a disparu, elle t'a trouvé dans l'unité et tu y seras absorbé. Agir différemment, c'est être séparé. »⁷

Voici un possible schéma de ces deux voies de développement initiatique :



Le troisième point
issu de la conjonction

Le troisième point
issu de la fusion

Dans l'un et l'autre cas, le dualisme n'a été qu'une étape, a fortiori son masque grinçant. On se retrouve donc véritablement au-delà de cette dualité. Suivons F. Nietzsche : au-delà du bien et du mal. Encore une jolie citation de *La Conférence des oiseaux* : « Tous dans leur intuition pure, renoncèrent à la vie ; en effet leur tâche était lourde et chemin était long. C'était un chemin où on ne pouvait avancer et où, chose étonnante, il n'y avait ni bien ni mal »⁸. On le sait, au-delà de toute réalité sonore, l'UN résonne, idéal de la quête accomplie.

Je ne peux résister à revenir sur les données biopsychiques découvertes par la psychanalyse. Auparavant, sur ce chemin,

7. Chapitre 42.

8. Chapitre 15.

saluons la représentation mythique du UN dans l'androgyne, comme Platon a pu le décrire et repris, par la suite, par l'alchimie et la franc-maçonnerie dans un de ses hauts degrés. S. Freud nous certifie que la spécification physique mâle, femelle, a lieu pendant la gestation mais que cette différenciation, au plan psychique, intervient bien après la naissance. Régression bienheureuse de l'initié(e) qui remonte à cette période où la division n'existait pas encore !

De son côté, C.G. Jung établit que chaque sexe possède, psychiquement, son opposé. C'est l'*animus* qui veille dans l'inconscient de la femme et *anima* que contient l'homme. Là aussi, on revient au radieux symbole de l'androgyne. Et on peut prétendre qu'accéder peu à peu à l'UN, c'est établir l'harmonie avec l'autre moitié de notre esprit.

Des anticorps à la pernicieuse dualité, la voie maçonnique en recèle suffisamment pour qu'ils soient sciemment activés. Pour s'opposer à la dualité. Le dualisme est une autre affaire que la misérable division en bien et mal. C'est un superbe ballet ésotérique que le Zohar, livre de la Kabbale, chante avec austérité et grandeur : « Trois sortent d'Un. Un est dans Trois. Un est au milieu de Deux et Deux embrasse celui du milieu et celui du milieu embrasse le monde. »

Un antidote prudent

Les anticorps ne suffisent pas ; il est bon aussi de fournir des remèdes à la pensée dualiste. Il est un antidote assez nouveau dans le discours maçonnique. Quand on lit les

textes, livres, déclarations, jusqu'aux années soixante, voire soixante-dix, on est frappé de leur ton convaincu, frisant parfois la certitude. Le doute ne glisse pas entre les lignes. On entrait en maçonnerie, avec la foi, comme dans les ordres. Or le doute est encore la meilleure position quand la dualité entre par effraction dans notre esprit. Ai-je envie de clamer que ceci est exact, très exact et que cela, son contraire est inexact ? Attention, danger ! Il vaut mieux, alors, me semble-t-il, suspendre son jugement. Voici ce qu'écrivit un auteur, Pierre Pelle Le Croisa, dans *Humanisme* : « Mais si l'on ne peut affirmer, ni nier... il ne nous reste plus que le doute. Oui, le doute est le privilège et le devoir de celui qui cherche. Il marque l'éveil de l'esprit et remet en question les idées reçues. Il est libérateur, d'abord par le rejet des passions, ensuite par le refus des certitudes ; il permet d'être libre, d'une liberté qui "affranchit de tout préjugé et de toute servitude" »⁹. Il ne s'agit pas du tout de suspendre son jugement et de rester neutre, comme le réclame Roland Barthes. Ce doute-là est ouvert, positif comme l'énonce clairement l'auteur. Devant la prison de la dualité, l'esprit cherche à se libérer en la questionnant, en rompant avec les certitudes et les idées toutes faites. Promouvoir le doute, comme on l'entend de plus en plus dans les loges et dans la bouche de maçons autorisés, est une ardente obligation. Guérir de la dualité ? Le remède ? Le doute !

9. Pierre Pelle Le Croisa, « Le sens de la vérité ou la vérité d'un sens », *Humanisme*, n° 290, novembre 2010.

Table des matières

Introduction	7
Chapitre I. L'illettrisme ou la faiblesse de l'enfant	19
Chapitre II. Le dualisme ou la vie en noir et blanc	33
Chapitre III. Le panmaçonisme ou l'ivresse du pouvoir	45
Chapitre IV. L'obscurité ou de l'emphase à l'extase	63
Chapitre V. Le conformisme ou le charme du prêt à penser	81
Chapitre VI. Le misonéisme ou la peur de se regarder ..	105
Chapitre VII. L'innéisme ou la spontanéité, rien de plus	123
Chapitre VIII. La cratophilie ou l'ivresse du pouvoir ..	143
Chapitre XIX. L'anthropocentrisme ou le délire du nombril	163
Conclusion ou un contrepoison efficace	187

maquette réalisée par

LHcom

05 63 56 57 58

www.lh-com.fr